

La revue catholique des idées et des faits

UI SINI UNUM!

vendredi 29 août 1924

Sommaire :

Plaidoyer pour l'union catholique	Abbé R. G. van den Hout
L'opinion à Londres : Un revirement	Hilaire Belloc
L'accord de Londres	Firmin van den Bosch
Paul Cazin	Jean Valschaerts
" Les Triomphes ,, de Pétrarque	Alexandre Masseron
Mussolini et libéralisme	Norbert Wallez

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les hardiesses du congrès eucharistique, J. Schyrgens. — Espagne, G. Hoyois. — Mexique.

La Semaine

Le Parlement français a voté la confiance à M. Herriot. Même M. Poincaré après un discours de plus de quatre heures, où il essayait de démontrer que son successeur avait tort sur toute la ligne, même M. Poincaré s'est abstenu au vote.

Au Reichstag on se bat à coups de poing. Spectacle devenu banal dans nos parlements d'après-guerre.

Une majorité approuve les accords de Londres, mais une majorité constitutionnellement insuffisante.

Un hebdomadaire belge, « organe de critique politique », a mis cette semaine sur sa couverture : le 11 novembre 1918 marqua la fin de la guerre. Le 16 août 1924 sera célébré comme le commencement de la Paix ! Pauvres illuminés...

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451.70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

PARQUETS TAPIS

Téléph. : 32194

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinquanteenaire)

QUI

S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART

DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE

DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

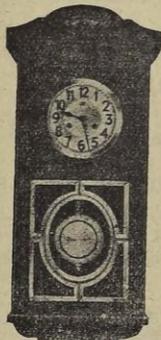
MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME
Grand choix de livres de prières et de chapelets
IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION
Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale
MAISON FONDÉE EN 1894
3, rue de Flandre, BRUXELLES

◆◆◆

MONTRES, PENDULES EN MARBRE
: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :
Grand choix de régulateurs
à carillon « Westminster »
Atelier spécial pour réparations.
Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roncourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de
coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
— CARROSSERIE UNIQUE —
pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos
bureaux aux tarifs même des hôtels par le
GLOBE TICKET HOTEL : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

*Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières*

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles. . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Casse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de
port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly,
à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

Humanités Gréco-Latines

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIEPISCOPALE
pour la formation de Régentes. — Diplôme légal
*Les inscriptions se prennent à l'Ecole normale moyenne
avant le 15 août. — Pour les cours préparatoires
jusque fin septembre.*

INTERNAT ET EXTERNAT

ENGHIEN

COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES
- HUMANITÉS MODERNES -
SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs

GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

"SWAN"

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ECRIT FRÉQUEMMENT

CHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles



COMPTOIR
D'OPTIQUE



FONDÉE
EN 1885

MAISON BLAISE

FONDÉE
EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION
Outillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE
EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINE

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Plaidoyer pour l'union catholique

L'article que l'on va lire, qui précise les idées défendues ici, paraît aujourd'hui dans le « XX^{me} siècle ».

Un article du R. P. Claes dans le *Standaard*, et un article de la *Libre Belgique*, m'obligent à revenir sur les considérations exposées ici la semaine dernière.

Au Congrès du *Katholieke Vlaamsche Landsbond*, tenu il y a un mois, le Père Claes a lu un rapport tendant à démontrer que tous les flamingants catholiques — qu'ils soient nationalistes ou non — peuvent et doivent collaborer au sein du *Katholieke Vlaamsche Landsbond*. Ils le peuvent, car le K. V. L. n'est pas une association politique. Elle groupe des catholiques sur ce seul programme : la flamandisation totale du peuple flamand dans le cadre politique actuel de la Flandre. Le nationalisme de certains flamingants, l'anti-nationalisme des autres, sont des opinions politiques sur le statut intérieur de la Belgique, toutes deux compatibles avec le but du K. V. L. qui lui, comme tel, n'a pas d'opinion sur le meilleur statut politique qui convient à la Flandre. Seuls les nationalistes qui prétendent que la flamandisation du peuple flamand n'est possible que par l'action politique nationaliste (séparatiste ou autonomiste) à l'exclusion de toute action non-politique, seuls ces nationalistes-là s'excluent eux-mêmes du K. V. L.

Et le Père Capucin faisait un appel à tous les catholiques flamingants pour l'action commune non-politique, en vue du but commun, quitte à laisser à chacun ses convictions politiques.

Ce rapport du P. Claes a été très attaqué dans la presse. A tort semble-t-il, pour qui connaît la situation en Flandre. Et quand au lendemain du Congrès nous écrivions en première page de la *Revue* (25 juillet) que le Congrès du K. V. L. révélait une situation grave, que nos prévisions se trouvaient réalisées, que le courant extrémiste l'emportait, que les chefs étaient débordés par leurs troupes, et que le nationalisme gangrénait un peu plus chaque jour la jeunesse flamande, ce n'est pas le rapport du Père Claes que nous entendions dénoncer mais la situation que ce rapport révélait.

Il est inutile de se le cacher : la situation en Flandre est sérieuse. Les théories les plus anarchiques et les plus extrémistes y trouvent des partisans. La jeunesse échappe presque entièrement à l'influence de ses chefs, tant religieux que civils. Pourquoi tout cela ? Parce que d'une part des griefs réels ne rencontrent chez ceux qui pourraient y remédier ni sympathie active ni même souvent la moindre compréhension, et que d'autre part les sentiments raciques, culturels et linguistiques si vifs en ce moment dans toute l'Europe se trouvent exaspérés là où la moindre base d'injustice permet de donner une assise ferme aux passions les plus violentes. Et le bon sens perd alors tous ses droits. Les idéalistes, les extrémistes ont vite fait d'arracher la jeunesse à ceux qui leur paraissent trop modérés.

Le seul fait qu'il ait fallu plaider la rentrée des nationalistes

dans le K. V. L. prouve — et quiconque connaît la situation en Flandre en est convaincu — que les idées nationalistes font de grands ravages là-bas. Certes ces idées nationalistes ne sont pas très précises et varient à l'infini, mais les sentiments nationalistes par contre sont, eux, extrêmement violents.

Nous ne reprochons pas au K. V. L. sa tentative de ramener à lui les éléments « maximalistes » qui lui reprochent son minimisme, sa tiédeur ou son belgicisme, mais ne peut-on pas lui reprocher d'entretenir en pays flamand un romantisme qu'il est permis de trouver déplorable ? Nous l'avons écrit maintes fois, le côté dangereux de la question flamande ce n'est pas son contenu logique, c'est la psychologie de ses adhérents. Cette psychologie, cette façon pratique d'agir comme si la question linguistique primait toutes les autres questions, ce sentiment linguistique plus vif que tous les autres sentiments, cette psychologie le K. V. L. la nourrit au lieu de tenter de la guérir. Voilà d'après nous sa part de responsabilité dans la situation actuelle. Il n'a pas su maintenir à sa place, dans la hiérarchie des valeurs, le problème linguistique.

* * *

Venons-en à l'article du P. Claes dans lequel il prétend que nous avons défendu ici au profit du parti catholique, la même manœuvre qu'il avait préconisée dans son rapport au congrès, au profit du K. V. L. et de l'action catholique flamand.

Or le P. Claes disait aux nationalistes flamands : Venez travailler avec nous. Et nous disons aux catholiques : restons unis : adoptons un programme commun quitte à laisser tous les catholiques belges penser comme bon leur semble sur les questions libres. Restons unis parce que sans cette union de très graves intérêts religieux et nationaux se trouveraient compromis.

Une voix s'était élevée pour dire : excluons les séparatistes ! Nous avons répondu : non ! Excluons le séparatisme du programme concret du parti, mais n'excluons personne. Au contraire, disons à tous les catholiques belges : Votez pour nous, car vous êtes, vous devez être, catholiques avant tout. Que si notre programme concret vous semble politiquement, ou économiquement, ou socialement, ou linguistiquement insuffisant, patience ! Soutenez-nous comme catholiques. Libre à vous de répandre vos idées sur telle question particulière. Libre à d'autres catholiques de vous combattre. Mais, en attendant, acceptez le programme du parti, programme de défense religieuse et d'unité nationale, programme d'égalité parfaite entre tous les Belges et d'égalité de droit et de fait entre les deux langues. Il est évidemment impossible que tous les catholiques belges soient également satisfaits du programme du parti. Que des groupes minoritaires se forment, c'est inévitable. Qu'ils tâchent de faire tache d'huile, c'est inévitable encore, mais les intérêts supérieurs de l'Église et de la Patrie exigent de ces minorités, non pas des abdications de convictions, mais des actes de discipline, parce que sans cette discipline, ce que les catholiques ont de plus cher serait compromis.

Ce que nous voulons, c'est sauvegarder les intérêts de l'Église de Belgique et, en tout premier lieu, l'école libre.

Le Père Claes lui, en prêchant le ralliement au sein du K. V. L. s'adresse comme nous à des catholiques, mais pour promouvoir, non pas des intérêts religieux, mais des intérêts linguistiques et culturels.

Notre « casuistique » comme dit élégamment la *Libre Belgique*, est donc bien différente de celle du Père Claes.

Le *Libre Belgique* croit pouvoir parler d'une tactique de complaisance que nous semblons préconiser à l'égard des séparatistes. La *Libre Belgique* se trompe et nous regrettons qu'un grand journal catholique n'apporte pas plus d'objectivité à l'examen d'un problème aussi important pour l'avenir catholique du pays. Nous n'avons aucune complaisance pour n'importe quel nationalisme, et c'est ici que fut écrite la phrase qui a fait son petit tour d'Europe depuis : le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée. Nous croyons connaître la situation en Flandre. Nous croyons savoir que le problème linguistique — le manque d'égalité complète entre le flamand et le français — vicia profondément la vie publique du pays flamand et que l'aigreur générale qui y règne se fait complice plus ou moins inconsciemment d'idées et de sentiments très dangereux et pour le catholicisme et pour la patrie.

Ce que nous voudrions voir éviter, lors des prochaines élections, ce sont les listes séparées, et le vote de catholiques pour ces listes séparées. Comme catholiques, nous avons des intérêts communs supérieurs à tous nos intérêts particuliers. Il faut que notre formule politique soit assez large pour accueillir tous les fils de l'Église de Belgique quelles que soient leurs convictions sociales, linguistiques, économiques. Bien des catholiques flamands pensent en ce moment — mettons à tort — que le statut actuel de la Belgique ne permettra jamais la réalisation de leur idéal : la flamandisation de la Flandre. Pourquoi la pensent-ils ? Ont-ils raison ou tort de faire passer cette flamandisation au premier rang de leurs préoccupations ? Peu importe. Il y a qu'ils le pensent, qu'ils ne cessent pas d'être catholiques en le pensant, et qu'il n'y a aucune raison de les exclure d'un parti qui non seulement ne met pas le séparatisme à son programme mais, qui, comme nous l'écrivions, l'exclut même formellement comme revendication concrète.

Les élections vont avoir lieu. Qu'on tâche de grouper tous les catholiques, démocrates, réactionnaires, flamingants, anti-flamingants, pour essayer de reconquérir la majorité, ou tout au moins pour rester à la Chambre un bloc assez important pour qu'une persécution scolaire ne soit pas tentante.

Ce qu'il faut éviter, parce qu'impossible à réaliser, c'est de vouloir imposer à tous les catholiques une conception commune sur des questions autres que les grandes questions de principes. Nous demandons, non pas la complaisance envers les flamingants, pas plus qu'envers les démocrates, mais la reconnaissance de ce qui est. De même que les démocrates chrétiens sont une force électorale, les flamingants catholiques en sont une autre. Ces forces, il faut les intégrer dans le parti. Il nous faut être très tolérants et très souples et savoir accepter la plus grande diversité au sein du seul parti qui n'est ni un parti de classe, ni un parti d'intérêts particuliers. Partisans d'une grande liberté d'allures pour les groupes catholiques à la Chambre, nous demandons aux élections le maximum de discipline et d'union.

Abbé R.-G. VAN DEN HOUT.



L'opinion à Londres : un revirement

Depuis que l'accord qui a clos la Conférence de Londres est paraphé (il n'est pas encore signé), tous ceux qui, à Londres, s'intéressent aux affaires étrangères ne s'entretiennent que d'une chose : l'étonnante défaite des Français par la finance internationale. Personne ne s'attendait à une victoire aussi complète; aussi est-on unanime à reconnaître que ce résultat était dû aux Français eux-mêmes. A un certain moment et pour des raisons qui n'ont pas été éclaircies, ceux-ci ont, en effet, fléchi et fait à leurs adversaires toutes les concessions que ces derniers désiraient.

A Londres, ce qui a prévalu d'abord à la suite de la défaite française, c'est un sentiment de contentement général.

Aux yeux de la plupart des gens cultivés, les intérêts de la finance internationale sont en effet considérés comme solidaires des intérêts anglais.

A cela, rien que de naturel, puisque l'Angleterre est, depuis près de deux siècles, le centre financier du monde. Aussi jusqu'à une date toute récente les intérêts de notre pays et de la finance internationale étaient-ils réellement à peu près identiques.

Mais au cours des quelques derniers jours, l'opinion, plus réfléchie, de ceux qui sont à même de juger des changements récents, a commencé à se faire sentir. On s'est mis à se demander : les intérêts de la finance internationale sont-ils, après tout, identiques aujourd'hui (comme autrefois) à ceux de la Grande-Bretagne ? La victoire de ceux-là ne pourrait-elle pas à la longue porter préjudice à ceux-ci ?

Tous, nous nous rendons compte que le duel de Downing street avait lieu non entre la Grande-Bretagne et la France, mais entre les brasseurs d'argent cosmopolites et la France ; et tous nous comprenons à Londres que cette victoire a été gagnée, pour ainsi dire, sans que nous y fussions pour quelque chose et sans qu'on nous eût consultés. Car, chez nous, le rôle des politiciens est, je le répète, purement nominal. Les véritables puissances qui sont à l'œuvre en Angleterre, ce sont les puissances d'argent. Pour tous ceux qui vivent à Londres c'est là un simple truisme ; mais pour le lecteur étranger il n'est peut-être pas inutile d'insister là-dessus.

Nous nous rendions donc compte que la bataille se déroulait sans notre participation, mais, comme je l'ai dit, nous avons d'abord pensé que ses résultats seraient à notre avantage. Pourquoi, dans cette question, l'opinion publique a-t-elle commencé à changer en si peu de temps ? Pour trois raisons qui, à force d'y réfléchir, sont devenues peu à peu évidentes. Tout d'abord, les intérêts de la finance internationale ne sont plus identiques aux intérêts britanniques. Le siège de la finance internationale n'est plus à Londres de façon permanente. Ceux qui tirent profit de ses opérations n'y résident généralement plus. Les revenus qu'ils en tirent n'augmentent pas notre richesse dans les mêmes proportions qu'ils augmentent celle des autres grands centres financiers. La prospérité de la Grande-Bretagne n'est pas non plus, nécessairement, un intérêt de la finance internationale : celle-ci s'intéresse davantage aujourd'hui aux industries du Reich et, presque au même degré, à la prospérité du Nord-Est de la France. Elle s'intéresse aussi au plus haut point à celle des

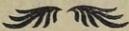
États-Unis. Certes, elle se préoccupe plus de l'industrie britannique que de l'agriculture française qui lui est complètement indifférente, n'y possédant aucune hypothèque ! Mais — et nous commençons à nous en rendre compte — elle ne s'intéresse plus (comme jadis) à la Grande-Bretagne d'une manière qui excluait presque toutes les autres nations. Lorsque l'Allemagne était un groupe de petits États arriérés et l'Amérique une communauté de fermiers, lorsque la France ne s'était pas encore outillée en machines et que l'Angleterre pourvoyait aux besoins industriels du monde, la finance anglaise et la finance cosmopolite étaient à peu près une seule et même chose. Mais tout cela a grandement changé à notre désavantage.

Puis on s'est souvenu que la finance internationale avait prodigieusement grandi en puissance au cours des dernières cinquante, surtout des dernières trente années, à la comparer à d'autres branches de l'activité économique. Jusque dans les années nonante les éléments producteurs étaient supérieurs aux opérations de crédit : celles-ci dépendaient du côté productif de notre existence et lui étaient subordonnées. Aujourd'hui c'est tout le contraire — et bien plus. Les grandes banques internationales sont à même de créer une industrie ou de la détruire et peuvent contribuer dans une énorme mesure à la prospérité ou au déclin d'une nation industrielle.

La dernière raison fut pourtant de beaucoup la plus importante. Depuis longtemps déjà, elle était présente à l'esprit de quelques-uns. D'aucuns l'avaient même énoncée dans la presse, bien qu'il fût difficile pour nos journaux d'admettre une matière aussi impopulaire. Aujourd'hui cette vérité, cause légitime d'inquiétude, est en train d'être rapidement reconnue.

La voici : privés des réparations, les Français vont chercher des compensations sous forme d'un accord commercial et économique avec leurs ci-devant ennemis. Tendance politique à part, la tendance économique dans cette direction est formidable. Les deux peuples se sont « rééquipés » à fond. Le minerai de fer et le charbon ne sont plus entre les mains d'un seul. Celui-là est aujourd'hui aux mains des Français, celui-ci seul resté aux Allemands, et la combinaison des deux est presque inévitable. Pareille combinaison repose sur les machines de tout premier ordre qu'on a fabriquées sur le continent et qui manquent en Angleterre. Elle repose sur la puissance de production individuelle qui est supérieure en France et en Allemagne. En effet, dans ces deux pays l'ouvrier travaille plus d'heures et pour un salaire moindre, c'est-à-dire qu'on y produit, par homme et par jour, de plus grandes valeurs économiques que chez nous, tout en en consommant au cours de ce processus un moins grand nombre. Pareille combinaison franco-allemande constitue pour notre avenir une menace fort sérieuse. Il va de soi qu'un effort va être tenté pour l'entraver. Mais on appréhende qu'il ne soit peut-être trop tard maintenant, et on commence lentement à se demander si, en se laissant entièrement dominer par les banquiers internationaux à la Conférence, la Grande-Bretagne a véritablement fait une bonne affaire.

HILAIRE BELLOC.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.

L'Accord de Londres

Les polémiques autour des résultats de la Conférence de Londres paraissent singulièrement perdre de vue le but dans lequel cette conférence s'était réunie : l'application du plan Dawes.

Antérieurement à la Conférence, ce plan avait recueilli l'assentiment unanime des Alliés ; et c'étaient les modalités de son application qui faisaient l'objet des délibérations.

La discussion de cette application devait nécessairement amener en cause la question de la Ruhr, puisque aussi bien la mise en action du projet Dawes pré-supposait une libération économique progressive des régions de la Ruhr ; refuser le débat, dans ces conditions, c'était du coup rompre les pourparlers ; c'était ensuite jeter sur l'occupation de la Ruhr et sur les intentions qui la dictèrent les plus graves suspicions : Français et Belges n'avaient-ils pas toujours solennellement déclaré que l'occupation de la Ruhr ne fut jamais, dans leur pensée, qu'un moyen de pression exercée sur l'Allemagne pour la forcer à s'acquitter des réparations et que cette pression se relâcherait et disparaîtrait au fur et à mesure de l'exécution par l'Allemagne de ses obligations ? Et puisque le plan Dawes s'efforçait d'assurer cette exécution, ne fallait-il pas mettre l'occupation de la Ruhr en harmonie avec ce plan ?

Sans doute, la nécessité de cette concordance n'impliquait pas la fixation préalable de la date de l'évacuation et il eût été préférable de ne renoncer au gage que progressivement et dans la mesure où l'Allemagne garantirait effectivement le paiement. Mais la transaction qui s'est imposée ici fut visiblement dictée par la pression des bailleurs de fonds dont le concours était indispensable au succès du plan Dawes. Il est d'une littérature facile d'incriminer la haute finance, mais dans l'impassé où on se trouvait, et étant donné que par l'adhésion au plan Dawes il fut admis qu'il fallait intéresser le débiteur à sa propre libération, le concours de la haute finance était indispensable — et la situation était telle que celle-ci pouvait dicter ses garanties.

Au demeurant, le délai d'un an admis par la Conférence permettait — et c'est là le point important — de juger de la sincérité de l'adhésion de l'Allemagne et de constater si enfin elle a acquis la conscience de la parole donnée. Dans la mise en activité du plan Dawes, il y a des étapes successives à franchir ; chacune d'elles sera une pierre de touche de la bonne foi du débiteur. Et en attendant le créancier détient son gage.

Cet ensemble de considérations justifie pleinement l'attitude que M. Theunis et M. Hymans, représentants de la Belgique, ont eue à Londres. D'une situation gagnée, grâce aux rivalités des grands Alliés, et sans qu'il y ait eu faute de la Belgique, ils ont tiré le meilleur parti possible. Les concessions qu'ils ont dû faire leur furent inspirées par le réalisme politique et le sens des possibilités — sans lesquels il n'y a point d'hommes d'État — et surtout par le désir de reconstituer dans toute sa cohérence, le front allié. Et cela importe particulièrement à la Belgique, non seulement au point de vue des réparations qui lui sont dues, mais au point de vue de sa sécurité future. Car ce problème prédominant de la sécurité ne peut être abordé utilement et résolu efficacement que par des tractations simultanées et des accords solidaires avec la France et l'Angleterre unies.

Il est un reproche pourtant que nous serions tenté de faire à M. Theunis et à M. Hymans : c'est d'avoir péché à Londres par excès de modestie en ne rappelant pas — oh ! discrètement — que l'idée qui présida au plan Dawes, et certains éléments essentiels de son mécanisme, furent soumis jadis par la Belgique aux délibérations de ses grands Alliés ; si ceux-ci, alors que l'état des choses n'était pas aussi précaire qu'il l'est aujourd'hui, avaient été plus attentifs aux propositions de la Belgique, peut-être l'accord de Londres, intervenant plutôt, eût-il été moins lourd de sacrifices.

C'est là un fait que, sans être « flaireurs de plagiats », il doit être permis de constater.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Paul Cazin

Il faut que nous soyons bien las des grands cris, des attitudes composées et de cette gravité qu'un siècle trop oratoire avait mise à la mode. Nos hommes de lettres sont devenus familiers. Ils ne nous parlent plus de la tour d'ivoire et de la prédestination du poète. Ils avouent que c'est un métier presque comme un autre que de faire un livre et que c'est même un métier assez plaisant. En abandonnant les détroques romantiques, l'écrivain a retrouvé la bonne humeur, le goût de charmer, d'enchanter, voire de nous faire sourire. Volontiers, il dissimule sa culture, son érudition, les ressources souvent remarquables de son talent, sous l'étiquette du fantaisiste.

On aurait tort de croire que c'est la frivolité parisienne qui le veut ainsi et l'habitude de faire des livres avec les chroniques que l'on donne d'abord aux gazettes. M. Paul Cazin n'est point de Paris et il n'écrit jamais dans les journaux. Pourtant Cazin — le « bienheureux Paul » comme il se nomme lui-même — est de toute évidence un fantaisiste chrétien.

Le titre est neuf. Ni Huysmans, ni Hello, ni — grand Dieu ! — Léon Bloy n'ont pu y prétendre. C'était des gens terriblement sérieux. Ils furent peut-être, à la manière large, des saints, mais des saints tristes. Je n'hésite pas à penser que la souriante et discrète apologétique qui se dégage des livres de Cazin vaut beaucoup plus que leurs pesantes homélies et leurs rudes sermons. Elle fait mieux que prêcher, elle insinue cette allégresse, cette jubilation qui est le propre des âmes pures et que la liturgie leur recommande avec une maternelle constance.

Précisément, Cazin est nourri des Saints Livres. Il abonde en citations liturgiques. Il n'avance rien qu'il ne puisse illustrer d'une image ou d'une maxime du Psalmiste. Il lui arrive même de traduire et de s'approprier la parole de l'Église et c'est à vous de surprendre la rapine. « Nous, chrétiens, dira-t-il, nous savons qu'il ne suffit pas, pour honorer notre Dieu, de nous bercer l'âme d'imaginaires poétiques, mais avertis par des préceptes salutaires et formés par une institution divine, nous osons dire : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... » Et vous avez reconnu l'introduction que l'Église met au *Pater* de la Messe : *Praeceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere...*

« Sa conversation elle-même, si simple pourtant, si cordialement familière, s'enrichit de traits pareils. « Je suis, dit-il un jour à M. Frédéric Lefèvre, un humaniste chrétien qui croit, suivant la formule de notre rituel catholique, à la dignité de la substance humaine merveilleusement fondée et plus merveilleusement encore réparée. » Et vous reconnaissez ici une des plus belles prières encore du Saint Sacrifice : *Deus qui humanae substantiae dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabiliter reformasti...*

Qu'on ne se méprenne point cependant. Il ne s'agit pas de littérature édifiante, ni surtout d'aucune sorte de bigoterie. On va voir du reste par un exemple où il entre peu de ménagement, quel usage fait Paul Cazin des textes sacrés : « Je hais, dit-il encore à M. Frédéric Lefèvre, je hais la tyrannie des cagots, d'une haine parfaite, *perfecto odio*, comme dit le saint Psalmiste ».

Il faut bien l'avouer : non seulement cela est d'une innocence qui doit désarmer les âmes scrupuleuses, mais c'est aussi d'une rare saveur.

Nous avons tous connu de ces vieux lettrés qui parsemaient leurs entretiens de fleurs cueillies aux jardins d'Horace et de Virgile. Si nous les avons trouvés ridicules, c'est simplement que nous ne les entendions plus. L'originalité de Cazin, c'est de nous redire des formules que l'on n'a pas accoutumé de sortir du sanctuaire et que nous n'avons pas le droit pourtant d'ignorer. Mais il nous les apprend ou il nous les rappelle, comme un bon pédagogue ; je veux dire en se jouant. Qui pourrait l'en blâmer ? Il faut aimer plutôt un chrétien à qui la langue de sa mère l'Église est si familière qu'il la peut parler sans effort, comme on parle une langue maternelle.

Et que ce soit une fantaisie et non la moindre que l'on trouve à l'auteur de *l'Alouette de Pâques*, de *Décadi* et de *l'Humaniste à la guerre*, c'est bien certain. Convenez qu'elle est d'excellente qualité.

Fantaisiste chrétien, humaniste chrétien. C'est aussi un humaniste. Les lettres profanes, les plus augustes, les plus vénérables lui sont presque aussi connues que les sacrées. « A dix-sept ans, peut-il confesser, j'ai lu mon *Quintilien* d'un bout à l'autre, crayon en main, et toutes les *Rhétoriques* du monde... Parvenu à l'adolescence, il plut à Celui qui règle nos destins de ne me faire tomber dans la main que de vieux livres. Comme la souris se délecte des croûtes moisées qui traînent au fond d'un placard solitaire, je commençai par engouffrer les plus coriaces rogatons de bibliothèque. Le *Voyage du jeune Anacharsis* m'enchantait (Dieu me pardonne) à l'époque où Bourget, Lemaître, Barrès, France, Loti, tout frais, tout chauds, tout dorés, en vitrine, faisaient venir l'eau à la bouche aux collégiens de ma génération. »

L'élève Cazin devait être en effet un fameux monstre (au sens latin !). Mais sa monstruosité lui a singulièrement réussi.

Elle l'a fait écrivain, l'un des meilleurs de ce temps et qui serait déjà — après trois livres ! — unanimement reconnu, s'il prenait davantage soin de sa renommée et s'il était un catholique moins fidèle. Demandez donc la recette à quelqu'un, comme M. de Montherlant, qui est loin de venir à sa cheville !

Sa « monstruosité » d'adolescent l'a nourri de plusieurs littératures et des plus belles pensées qui sont sorties des lèvres et de la plume des hommes. Ce sont là choses nécessaires à un humaniste. Car « un humaniste n'invente rien, ne découvre rien : il conserve ; c'est un conservateur, c'est presque un réactionnaire ».

Admirable modestie et qu'elle est peu de notre temps ! Je me suis complu à la rapprocher d'une grande page d'Anatole France sur le plagiat et j'ai trouvé ceci qu'il faut réciter à la louange de Paul Cazin :

« Nous voulons étonner et c'est tout ce que nous voulons. Une seule louange nous touche, celle qui constate notre originalité, comme si l'originalité était quelque chose de désirable en soi et comme s'il n'y avait pas de mauvaises comme de bonnes originalités. Nous nous attribuons follement des vertus créatrices que les plus beaux génies n'eurent jamais ; car ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes au trésor commun, bien qu'infinitement précieux, est peu de chose au prix de ce qu'ils ont reçu des hommes. »

L'humaniste conserve et c'est pourquoi il n'y a sans doute point d'humanisme sans quelque plagiat, sans l'imitation et sans la répétition des maîtres. Mais le plagiaire n'est qu'un plagiaire, c'est-à-dire un monsieur assez peu estimable, s'il n'ajoute rien à ce qu'il conserve dévotement. Ce sera peu, au

prix de ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs, mais faute de ce peu, il mérite le dédain et peut-être pis.

Ce que Paul Cazin ajoute au trésor qu'il a reçu et qu'il nous transmet, à la pensée harmonieuse des siècles païens et des siècles chrétiens ? D'abord de les mêler, de n'en rien condamner qui porte le signe de l'homme et le cachet de la beauté. On ne trouve pas chez lui cette nostalgie des temps antiques que tant d'autres ont montrée et qui insulte à vingt siècles de civilisation chrétienne. Il découvre, il enseigne la grâce parfaite de la meilleure littérature religieuse, la netteté péremptoire des collectes de la Messe, la cadence de nos hymnes, la grande image de nos psaumes, aussi bien que les qualités des prosateurs et des poètes de Rome et d'Athènes. C'est un esprit libre qui va aux belles choses sans plus de fanatisme que de préjugés. Et il y va avec allégresse. « Dieu me garde, dit-il, de mépriser les philologues : ils me procurent des textes. » On touche du doigt la malice enveloppée. On comprend quelle place Cazin réserve à l'érudition. Elle doit être ce qu'elle est encore si peu chez nous : servante. Et visiblement, l'en fait la servante de son plaisir et de sa fantaisie.

Ce qu'il ajoute au trésor hérité ? Une goutte, mais précieuse, une goutte d'essence de l'esprit français. Elle parfume cette histoire d'enfant qu'il a mise dans le décor étroit de Paray-le-Fonial. Elle embaume les pages décousues de son *Alouette de Pâques*. Elle leur donne cette unité de ton qui lui permet d'écrire en se moquant de ceux qui le prendront au mot : Pourquoi s'acharner à penser en ordre et à mettre dans les idées une cohérence qui n'est point dans les choses ? A quoi on recherche une perfection fastidieuse dont les gens ne ou sauraient aucun gré, et cette plénitude qui leur donne des indigestions ? »

Et enfin il noue à l'antique héritage la simplicité pleine d'amour de l'esprit franciscain. C'est une rareté singulière, au siècle des machines, de la vitesse et des complications mentales, que d'aimer encore les humbles choses et les vieux gestes des hommes, de décrire avec une tendresse attentive la courte existence de cet agneau que l'on offre à l'adame Bernoville, de peindre cette aube de création dans laquelle on chante « les psaumes du matin », de redire avec pitié les mouvements de cette vieille femme du Morvan qui ait son pain.

L'esprit franciscain est proche parent de l'humanisme. C'est une sorte de fraîcheur devant les choses, le goût du naturel et un immense amour de la création de Dieu. Il doit mépriser un peu les modernes inventions du siècle, nos recherches précipitées de la nouveauté et ce culte inquiet du confort qui nous fait sacrifier tant de beautés vénérables. Il se plaît à lire et à redire les naïves histoires d'autrefois, à en éprouver la sagesse, à y toucher du doigt l'antiquité de l'homme. On entend, parce qu'il sait l'écouter, le langage secret des plantes et des bêtes. Comme notre commun père aux jours éternels de l'Eden, il nomme chaque créature par son nom le plus simple et le plus intelligible.

*Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom, les choses qu'il sut voir.*

Paul Cazin exprime ainsi sa vision du monde, simplement, - j'allais dire : naïvement, oubliant tout ce qui se cache de réalités sous une telle simplicité. — « Je ne sais pas écrire, je n'écris à quelqu'un », dit-il à Martin-Chauffier. N'en croyez rien, mais il n'importe. Il écrit une langue d'autrefois

à laquelle il donne un tour si moderne qu'elle semble comme inventée. Elle lui appartient en propre, et je plains le présomptueux qui prétendrait à l'imiter. C'est — mis à part le livre de guerre — « une petite dentelle à prendre entre deux doigts » et l'on ne sait pas comme c'est fait. Mais je sais en tout cas que c'est fait d'une science très sûre et d'une main très attentive. Une grande attention, n'est-ce pas, Cazin ? c'est la condition du naturel.

Et vous voici déjà, après trois livres, qui prenez rang, selon la promesse de Maritain-le-prophète, parmi les maîtres de notre langue.

JEAN VALSCHAERTS.



« Les Triomphes », de Pétrarque

« Dès le XVI^e siècle, traduire Pétrarque paraissait à Joachim du Bellay lui-même chose presque impossible. « J'ose bien dire, s'écriait-il, qu'Homère et Virgile ne le pourroient rendre avecques la mesme » grâce ! » Homère ou Virgile, sans doute ! Je me méfie d'un poète pour traduire un autre poète. Mais un humble et consciencieux travailleur ? On peut essayer, et c'est un jeu qui est terrible, mais bien captivant. »

Ainsi s'exprimait, il y a quelques années, « un humble et consciencieux travailleur ». Il donnait alors au public un mince volume de vulgarisation, destiné à mieux faire connaître en France le grand poète italien François Pétrarque : une brève préface, suivie de « morceaux choisis », tournés en notre langue, de l'italien ou du latin, deux cents pages en tout et d'un format médiocre. Des lecteurs distraits auroient sans doute pensé que rien n'est plus facile que de faire un livre de ce genre : ils auront pensé une sottise ; ce qui d'ailleurs est à la portée du premier venu...

Il est vrai que l'auteur de ce *Pétrarque* (1) est « un humble et consciencieux travailleur ». Car il faut, je le reconnais, quelque humilité, lorsque l'on est un des savants du monde qui possède le mieux une question, lorsque l'on a étudié, pendant de très longues années, un homme, ou une doctrine, ou une période d'histoire, pour venir condenser en cette manière, dans un pauvre petit livre de vulgarisation, les résultats de ses travaux, et y rassembler, pour ainsi dire, le suc le plus pur de méditations sans cesse renouvelées. Et tel est bien le cas de M. Henry Cochin, un des plus illustres « pétrarquissants » de notre époque, et dont la renommée n'est pas moindre en Italie que dans notre pays de France. Son *Pétrarque*, sous un modeste vêtement de livre à bon marché, est un chef-d'œuvre, de science dans la préface, d'exactitude et de goût dans les traductions. Nous entendons bien que « le jeu était terrible » ; mais le joueur était d'envergure, et il savait placer la balle...

Aussi a-t-il récidivé : pour notre plus grande joie, et, s'il faut l'avouer, pour notre instruction nécessaire. Il a traduit *les Triomphes* de Pétrarque. Les connaissons-nous ? Hélas ! confessons notre ignorance. Nous n'ignorions point le titre. Nous avions lu, en choisissant la plus favorable hypothèse, quelques extraits. Nous avions surtout admiré des peintures et des tapisseries fameuses, reprévoient ces *Triomphes*. Que ceux qui en savaient davantage se nomment ! Je ne suis point de leur troupe savante...

M. Pierre de Nolhac, de l'Académie française, écrivait dans le *Journal des Débats* (2)... Je pense qu'il est inutile de rappeler que M. Pierre de Nolhac est, lui aussi, du petit nombre de nos « pétrarquissants » célèbres, et qu'on ne saurait chercher un juge plus compétent ; sa découverte en 1886 du manuscrit original du *Canzoniere* fut un des coups de maître qui classent un érudit. Donc M. Pierre de Nolhac écrivait :

(1) Paris, Renaissance du livre, collection *Les Cent chefs-d'œuvre étrangers* ; sans date.

(2) 27 décembre 1923.

« Un lettré, qui connaît l'italien à l'ancienne mode française, c'est-à-dire par la grande littérature, me disait : « Je viens de découvrir les *Triumphes* de Pétrarque. Je me figurais jusqu'à présent que, dans l'œuvre délicieuse du chantre de Laure, c'était la partie ennuyeuse et périmée. Quelques beaux vers, d'ailleurs célèbres, ne savaient pas à mes yeux l'artifice d'une composition scolastique. Je viens de relire l'œuvre dans la traduction de Henry Cochin : j'y trouve un poème tout nouveau, aussi admirable que le divin *Canzoniere*. Que pensez-vous de ce miracle ? »

Qu'il me soit permis d'abord de me réjouir qu'une telle question ait été posée. Il en ressort, me semble-t-il, à l'évidence que ce « lettré, qui connaît l'italien à l'ancienne mode française, c'est-à-dire par la grande littérature », ne s'était jamais risqué à essayer de lire les *Triumphes*, et s'était contenté d'une opinion toute faite : je ne lui jetterai point la première pierre... Son aventure m'a consolé.

Mais écoutez la réponse de M. de Nolhac : « Je pense, d'abord, que l'enchantement typographique de l'édition n'y est pour rien (1). On serait excusable d'y être sensible, tant les bois d'Alfred Latour ornent noblement des pages du goût le plus sûr. Mais si ce livre est parfait (Léon Pichon *fecit*, c'est tout dire), le charme que nous subissons vient tout entier des mérites de l'écrivain français. Il est le premier traducteur à nous faire pénétrer dans l'âme du poète, auquel il a consacré tant d'études, et à nous révéler les infinies nuances de sa pensée. Sa belle langue se modèle étroitement sur celle-ci et ne laisse rien perdre de la moindre image. La traduction est rythmée et appelle la comparaison avec le système adopté pour Dante par M. André Péroat (2). Quelques inversions, quelques mots et usages du vieux parler l'ont facilitée à merveille. Nos anciens traducteurs n'avaient point de ces raffinements ; on en goûte aisément l'utilité : au prix d'un effort léger, le lecteur croit lire l'original même. »

A ce rare éloge de M. Pierre de Nolhac vient répondre, de l'autre côté de la mer, celui d'un autre « italianisant » illustre, le plus illustre, à mon modeste avis, de l'Angleterre. Le *Times Literary Supplement* publiait, dans son numéro du 29 novembre 1923, un article, *Petrarch's « Trionfi »*, sur la traduction de M. Henry Cochin, dont les appréciations ne sont pas moins flatteuses que celles du *Journal des Débats*. L'article est anonyme : c'est la mode au *Times Literary Supplement*. Et si vous me demandez quelle est la raison de tout ce mystère, je vous dirai qu'au fond je n'en sais rien, mais que je pense cependant que cet anonymat forcé est presque toujours une garantie d'indépendance. Je n'eus pas cette fois grand-peine à percer le voile, et supposai immédiatement que l'auteur était M. Paget Toynbee, le savant « dantophile » qui fait autorité en Italie. Il ne me fallut pas de longues recherches pour transformer mon hypothèse en certitude.

M. Paget Toynbee rapproche, avec raison, la nouvelle traduction des *Triumphes* de la traduction plus ancienne de la *Vita nuova* (3) par M. Henry Cochin, « an acknowledged masterpiece, which has been crowned by the Académie française, and has gone through four editions, one of which — a remarkable tribute both to the translator and to Dante — was issued in Paris during the war » et, il reconnaît que l'une et l'autre présentent les mêmes qualités d'exactitude et d'harmonie.

Je ne chercherai qu'une querelle à M. Paget Toynbee, c'est qu'il m'a volé... ma citation. J'avais en effet lu la traduction de M. Henry Cochin avant son article, et marqué le passage sur la mort de Laure : et voilà que je le retrouve dans le *Times* !

Je le citerai cependant ; mais il me sera d'abord une occasion de montrer sur un exemple avec quelle minutie, ou pour mieux dire avec quel extraordinaire souci de la perfection, M. Henry Cochin s'avère comme étant bien « un humble et consciencieux travailleur ».

Cet épisode de la mort de Laure figure en effet dans le recueil de morceaux choisis auquel je faisais tout à l'heure allusion (4). Nous le retrouvons dans l'édition complète des *Triumphes* (5). Mais... avec des variantes ; avec des variantes qui témoignent que le traducteur n'a pas été entièrement satisfait de son premier travail et que vingt

fois, lui aussi, il l'a mis et remis sur le métier, le polissant sans cesse et le repolissant.

Qu'on me permette de préciser ceci par un exemple, qui montrera, comme sur le vif, dans l'œuvre de M. Henry Cochin, la recherche tenace, et heureuse, du rythme.

La Mort dit dans l'original italien :

Ho interrotti infiniti penser vani (1).

M. Henry Cochin avait d'abord traduit :

« J'ai interrompu mille vaines pensées ».

Il n'y a pas besoin d'être grand clerc en italien pour s'apercevoir que cette traduction rend exactement le sens. Mais est-ce que

« J'ai interrompu vains pensers à l'infini »

ne vous semble pas bien préférable ? D'abord comme une transposition plus rigoureuse de l'italien ; mais surtout parce qu'ici et là c'est le même rythme, et aussi parce que le mot essentiel : *infiniti*, reparait avec ce prolongement qu'il apporte à l'idée.

J'ai multiplié de telles comparaisons. J'en fais grâce à mes lecteurs que n'intéresse peut-être pas un pareil travail. Mais cet exercice — beau ou plus amusant qu'on ne serait tenté de l'imaginer — m'a montré combien était mérité l'éloge de M. Pierre de Nolhac : « Au prix d'un effort léger, le lecteur croit lire l'original même. » Voyons le résultat final.

Laure va mourir

.....Et voilà, d'un bout à l'autre,
plaine de morts, toute la campagne,
tant, que prose ni vers ne le peuvent comprendre,
de l'Inde, du Catai, du Maroc, de l'Espagne !
Elle avait jà rempli le milieu et les rives
la grande foule, — à travers bien des âges.

Là étaient ceux que l'on a dit heureux,
pontifes, seigneurs, empereurs ;
ils sont nus aujourd'hui, miséreux, mendians.

Où sont les richesses ? Où sont les honneurs ?
Et les gemmes, les sceptres, les couronnes ?
Et les miroirs, et les couleurs de pourpre ?

Malheureux qui met l'espoir aux choses mortelles, —
mais qui ne l'y met pas ? — s'il se trouve
à la fin abusé, c'est bien raison !

O aveugles ! A quoi vous servent tant d'efforts ?
Vous retournez tous à la grande antique mère ;
et c'est à peine si votre nom se retrouve.
Pourtant de mille efforts un seul est-il utile,
pour que tous ne soient pas vanités avérées ? —
Me le dise celui qui mène vos travaux ! —

A quoi sert de subjuguier les autres pays,
et rendre tributaires les peuples étrangers
dont les cœurs restent, pour leur dam, toujours brûlants
Après les entreprises vaines et périlleuses,

les conquêtes, par le sang, de trésors, de terres,
on trouve bien plus doux l'eau et le pain,
et le verre et le bois, — que les gemmes et l'or !
Mais pour ne suivre pas si long sujet plus outre,
il est temps qu'à mon premier labeur je revienne.
Je dis donc que l'heure extrême était arrivée
de cette brève et glorieuse vie,
et le douteux passage, qui fait trembler le monde.

A la voir, était là une autre vertueuse
troupe de dames, — non séparées de leur corps, —
pour savoir si la Mort peut être pitoyable.

La belle compagnie était là rassemblée,
à voir tant seulement et contempler la fin
que l'on doit faire, (et non plus d'une fois !)

Toutes étaient ses amies, toutes ses voisines. —
Alors, de cette tête blonde, arracha
la Mort, avec sa main, un cheveu d'or.
Ainsi cueillit la fleur la plus belle du monde ;
non pas par haine ; mais, afin de s'affirmer
plus manifestement aux choses les plus hautes !

(1) PÉTRARQUE, *Les Triumphes*, traduits par Henry Cochin et ornés de vignettes gravées sur bois par Alfred Latour ; chez l'imprimeur Léon Pichon, 5, rue Christine, Paris, M. CM. XXIII.

(2) *La Divine Comédie* ; Paris, librairie de l'Art catholique, 1922.

(3) Cinq éditions, dont la seconde, illustrée par Maurice Denis, est un des plus merveilleux chefs-d'œuvre du livre contemporain.

(4) Page 117.

(5) Page 59.

(1) Francesco Petrarca, *Il Canzoniere e i Trionfi*, con introduzione notizie bio-bibliografiche e commenti di Andrea Moschetti, p. 449 Milan, 1912.

Cette citation, que j'ai faite longue à dessein, procurera à ceux qui la liront des joies d'ordre divers, suivant qu'ils auront ou qu'ils n'auront pas l'original sous les yeux. Serait-il indiscret de supposer que ces derniers seront les plus nombreux ? Ils goûteront la pureté de la langue et une saveur légèrement archaïque qui double le prix de ce vieux texte. Mais ils goûteront surtout la subtile harmonie de cette belle prose rythmée. Et ils soupçonneront que les *Triumphes* ne sont pas un livre qu'il faut admirer... de loin, en se contentant de ce que tout le monde sait, pour avoir vu des tableaux ou des tapisseries : l'Amour triomphe des hommes célèbres ; la Pudicité de l'Amour ; la Mort de nos vertus ; la Renommée de la Mort ; le Temps de la Renommée ; mais le triomphe suprême est celui de l'Éternité, c'est-à-dire celui de Dieu.

Mais quand ils auront lu la préface, ces lecteurs feront encore une autre découverte : c'est que ce qu'il faut aller chercher dans les *Triumphes*, ce n'est pas tant, comme on le faisait autrefois, de magnifiques cortèges de guerriers, de héros, de sages, et d'animaux plus ou moins symboliques, que, beaucoup plus simplement, l'âme du grand poète que fut François Pétrarque.

« Quoi qu'il ait pu en penser, Pétrarque reste dans ses *Triumphes* le poète lyrique des sonnets et des chansons. Il a eu ce poème devant lui vingt ans, et plus. Il y a travaillé, on peut dire, jusqu'à son dernier soupir. Le dernier Triomphe, celui de l'Éternité, le plus beau peut-être, le plus manifestement inachevé, nous est resté. — c'est le seul, — écrit, daté de la main du mourant. Nul doute que s'il eût vécu, il eût continué à remanier et à retoucher, ainsi qu'il le faisait depuis vingt ans. Eût-il donné alors une forme définitive ? — Qui sait ? — Jamais peut-être.

« Nous avons devant nous un grand poème inachevé, ce qu'on pourrait appeler (avec un peu d'exagération) une effusion lyrique quotidienne... »

Et en un autre endroit :

« Le cortège antique est au début. Le poète y revient à maintes reprises. Mais la nature même de son génie l'en a détourné. Il est revenu à sa recherche naturelle, l'expression de son histoire morale figurée par les symboles de la nature, — ses amours, ses repentirs, ses rêveries, son âme, sa foi. Le poème est infiniment plus personnel que les grands illustrateurs ne se le sont figuré. Et il est arrivé ceci : qu'après avoir attiré aux *Triumphes* le goût de leur époque, ils en ont peut-être détourné les modernes. Les modernes y doivent revenir ! »

Les modernes suivront ce conseil ; ils le suivent déjà : et le mérite en doit être reporté, en grande, en très grande partie, sur le délicat humaniste qui, pour mieux faire goûter le poète auquel il a consacré de si longues années d'études, n'a point reculé devant ce travail ingrat qu'est une traduction, mais l'a au contraire entrepris avec tant d'amour.

ALEXANDRE MASSEKON.



Mussolini et libéralisme (1)

Pour indiquer exactement quelle est à ce sujet la pensée de Mussolini, il importe sans doute de reproduire ses propres déclarations.

Nous allons choisir celles qui nous paraissent particulièrement suggestives, et par leur teneur et par leur ton.

Mussolini fut empêché à plusieurs reprises, surtout ces dernières semaines, de conformer ses actes à ce langage. Il est à présent contraint de tenir grand compte des parlementaires. Il semble même dans la nécessité d'obtenir le concours de libéraux tels que MM. Orlando et Salandra, et, par conséquent, de les traiter avec affabilité.

(1) Tiré d'un livre intitulé : *Mussolini*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles.

Certains annoncent que Mussolini, renonçant à son radicalisme, finira par adopter définitivement des méthodes analogues à celles de M. Giolitti.

D'autres pronostiquent que Mussolini agira désormais avec finesse et entregent mais sans que son état d'âme soit changé.

Il en est qui croient savoir que le Duce n'use de ménagements que d'une façon passagère, afin d'éviter que les extrémistes de son parti ne compromettent son œuvre.

Quoi qu'il en soit, les textes que nous citons plus loin gardent, selon nous, un intérêt considérable. Ils témoignent des idées et des passions qui animèrent le chef du fascisme aux premiers temps de son activité gouvernementale. Si son évolution est profonde, ils permettront de deviner de quelle souplesse il est capable. Et si sa modération n'était que momentanée, ils permettraient d'augurer de la vigueur avec laquelle le Duce poursuivra ses réformes quand les difficultés actuelles seront résolues.

* * *

« L'État fasciste, déclara Mussolini prenant le pouvoir, est absolu. Les gouvernements qui ont précédé le mien allaient au-devant des banquiers, au-devant du Grand-Maître de la franc-maçonnerie, au-devant du chef, plus ou moins occulte, du Parti Populaire. Et il suffisait que l'un ou l'autre de ces messieurs frappât à la porte ou à l'antichambre de ces gouvernements, pour que ces gouvernements fussent pris d'une soudaine paralysie. Le gouvernement fasciste ne connaît pas d'autre gouvernement que le sien. Ma stratégie politique est intransigeante, elle est absolue » (1). — « Je réclame les pleins pouvoirs, parce que je veux assumer la responsabilité toute entière » (2). — « S'il y a des partis qui veulent collaborer loyalement avec moi, je ne les repousserai pas, mais s'il s'agit de collaborateurs qui prennent des airs d'enquêteurs ou d'héritiers de mon pouvoir ; s'il s'agit d'hommes qui font le guet afin de profiter ensuite de mes erreurs éventuelles, je n'en veux pas » (3). — « Je veux conserver le gouvernement et je veux gouverner. Ne croyez pas que ce soit là une chose banale. Gouverner est une charge terrible. Gouverner signifie être accablé de besogne, de la première à la dernière heure du jour. Gouverner signifie sentir battre, en son propre cœur, le cœur de tout le peuple » (4).

Cet absolutisme est nécessité par la fonction essentielle que les fascistes assignent à leur État, ou plus exactement, au chef de leur État.

Cette fonction essentielle est de faire l'unité dans la vie de son peuple. Il devra, maintes fois, séparer les éléments sains de ceux qui sont nuisibles et, pour y réussir, il devra souvent détruire. « Unifier ne signifie pas concilier. Le génie politique n'est pas accommodant. Il ne résout les antithèses qu'en les dépassant et en créant des organismes nouveaux. Le véritable chef d'État est incontestablement un pacificateur, mais sa paix est toujours une paix de victoire, ce n'est jamais une paix de compromis. Il est une force centripète, mais il est surtout une force créatrice. Il attire à lui tout ce qui est vital et qui se serait détruit sans la création qu'il

(1) Discours au Sénat le 8 juin 1923. B. MUSSOLINI, *Un anno di Governo fascista*, Rome, Berlutti, s. d., p. 135.

(2) Discours à la Chambre des Députés, le 16 novembre 1922. *Id.*, *ibid.*, p. 21.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 133.

(4) Discours à cinq mille maires d'Italie, réunis à Rome, en la salle Costanzi, le 24 mars 1924.

accompli. En revanche, il rejette tout ce qui est déjà mort, ou qui est condamné à mourir, ou qui serait une cause de mort dans la nouvelle création » (1). Qui ne voit combien ce rôle est difficilement compatible avec la pluralité de commandement et avec un régime de discussion ?

Le fascisme est un spiritualisme (2). « Toute son œuvre n'est que le développement, la réalisation concrète d'une grande transformation spirituelle qu'il a accomplie. Le fascisme a déterminé un changement complet des bases idéales sur lesquelles s'appuyait la société politique italienne. »

R. Forges Davanzati a souligné, de son côté, que le fascisme est le seul mouvement qui, dans la crise de la guerre et de l'après-guerre, ait surgi en opposition au bolchevisme. Et cela, dit-il, par une véritable antithèse spirituelle, par une véritable régénération vitale qui marche, avec de nouvelles et joyeuses forces, à la conquête de l'avenir.

« Le bolchevisme possédait, ailleurs encore qu'en Russie, une capacité énorme de destruction. La victoire et la solidité des organismes séculaires de la civilisation occidentale, faisaient rempart. Mais cela ne pouvait suffire. Il fallait d'autres idées-forces, d'autres mythes à opposer aux idées-forces et aux mythes du bolchevisme. Il est dangereux de reconnaître au socialisme — ainsi que le faisaient les faibles chefs du libéralisme italien — la possession de l'idéalité tout en lui contestant la possession de la réalité. Quiconque, tout en exerçant pleinement le pouvoir, se reconnaît battu ou dépossédé dans l'idée, est déjà vaincu ! Et ce fut l'Italie, pays de civilisation millénaire, pays de race sans cesse renouvelée, qui affirma, fit resplendir et fit triompher une passion créatrice, une volonté de sacrifice, une ardeur de foi » (3).

Cette transformation, devait-elle n'être que le résultat d'une lente élaboration ? Ne supposait-elle pas une rapide et violente victoire sur les tenants des vieilles erreurs ?

L'État fasciste est volonté ; il est énergie ; il est force. S'il s'efforce d'être juste pour les bons citoyens, il est implacable envers ses adversaires (4). « Quiconque sera contre nous sera puni. Les fascistes ont lutté et ils ont vaincu pour qu'il y ait désormais, en Italie, un État qui s'impose à tous — je dis : à tous — avec une vigueur inexorable. Cette inexorabilité est nécessaire » (5). — « L'État fasciste ne se défend pas seulement, il attaque. J'avertis ceux qui projettent de lui nuire qu'ils courent des risques très durs » (6). — « Tout gouvernement, fût-il régi par des hommes participant à la sagesse divine, et quelque mesure qu'il prenne, provoquera des

mécontentements. Comment voulez-vous prévenir ce mécontentement ? Par la force. L'État, qui est-ce ? Les carabinieri. Vos codes, vos doctrines, vos lois ne sont rien si, à un moment donné, les carabinieri ne font pas sentir, par la force physique, le poids indestructible des lois » (1).

« En dehors des minorités qui font de la politique militante, il y a quarante millions d'excellents Italiens qui travaillent, se reproduisent, perpétuent les couches profondes de la nation. Ils réclament, et ils ont le droit d'obtenir, qu'on ne les mette pas dans un désordre chronique, prélude certain de la ruine générale. Puisque, évidemment, les sermons ne suffisent pas, l'État fasciste veillera à sélectionner et à perfectionner ses forces armées (2)... Je jure, à la mémoire de tous nos martyrs, je jure que nous, hier comme aujourd'hui et aujourd'hui comme demain, chaque fois qu'il s'agira de la patrie et du fascisme, nous sommes prêts à tuer comme nous sommes prêts à mourir » (3).

L'État fasciste ne répugne pas à la violence.

« Nous avons le devoir sacré de défendre nos idées, d'exalter le sacrifice de nos martyrs, de maintenir la foi en notre révolution. Si nos adversaires nous attaquent, nous avons le devoir de les vaincre et de les exterminer... Je n'ai exécuté personne lors de la marche sur Rome. Mais si de telles exécutions étaient nécessaires, demain, pour défendre notre révolution, je les ferais (4)... Qui est-ce qui m'empêchait de fermer le Parlement ? Qu'est-ce qui m'empêchait de proclamer une dictature de deux, trois ou cinq personnes ? Qui aurait pu me résister ? Qui aurait pu résister à une troupe en marche de trois cent mille hommes, qui portaient non des bulletins de vote, mais des fusils ? » (5).

Le 24 décembre 1923, comme ses amis de Milan venaient de lui remettre un fusil en souvenir de la révolution fasciste, Mussolini leur répondit : « Je suis content que vous m'ayez donné ce fusil, car vous devez savoir que, s'il fallait s'en servir, encore demain, pour défendre notre révolution, je voudrais être comme toujours le premier, et je suis sûr qu'autour de moi, nombreux ou non... (l'auditoire crie : *Tous ! Tous !*) je trouverais des Italiens capables de jeter leur vie comme on jette une fleur. La vie est belle et digne d'être vécue, pourvu qu'on soit prêt à la risquer toutes les fois qu'il est nécessaire. »

* * *

Il n'est pas possible que de telles doctrines et de telles passions composent avec le libéralisme (6).

(1) Cf. M. MARAVIGLIA, dans *l'Idée nationale* du 27 novembre 1923.

(2) « C'est le spiritualisme foncier du fascisme qui explique son triomphe. » L. FEDERZONI, dans un discours à Rome, en la salle de l'Angusteio, le 3 avril 1924. Le 30 avril 1924, L. Federzoni déclarait à Naples, au théâtre royal San Carlo : « Le gouvernement fasciste a un programme très vaste de travaux publics dont l'exécution coûtera des milliards. Son but essentiel est de donner à l'Esprit des moyens d'action adéquats. »

(3) R. FORGES DAVANZATI, dans *l'Italie Nouvelle* du 30 septembre 1923. « Pendant ce temps, la France se raidissait en une défense tenace, mais sans universalité autre que celle, désormais purement théorique, des immortels principes de 1789 ; et l'Angleterre s'abandonnait, au milieu d'empirismes d'affaires, aux exercices démagogiques de ce qu'elle appelait la reconstruction européenne. »

(4) Bref, le fascisme établit une identité entre lui et l'État, comme il établit une équation entre les sympathies éprouvées pour lui et la qualité de bon citoyen.

(5) Discours à la Chambre des Députés, le 16 novembre 1922. Cf. B. MUSSOLINI : *Un anno di governo fascista*, p. 20.

(6) Discours à la Chambre des députés, le 10 février 1923. *Id. ibid.*, p. 56.

(1) Discours à la Chambre des Députés, le 15 juillet 1923. B. MUSSOLINI, *ibid.*, p. 166.

(2) Discours à la Chambre des Députés, le 16 novembre 1922. B. MUSSOLINI, *ibid.*, p. 20.

(3) Discours aux fascistes rassemblés à Rome, le 28 janvier 1924.

(4) Discours à cinq mille maires d'Italie réunis à Rome, en la salle Costanzi, le 24 mars 1924.

(5) Discours au Sénat, le 27 novembre 1922. B. MUSSOLINI, *ibid.*, p. 38.

(6) Pour apprécier toute la portée des textes qui suivent, il importe, croyons-nous, qu'on se rappelle à quel point la plupart des Italiens étaient, depuis longtemps, habitués de penser et de sentir de tout autre manière. « L'Italie fut, par inclination et presque par définition, démocratique et parlementaire. » V. D'ANDREA, dans *l'Idée nationale* du 13 mars 1923. « Les prémisses indispensables de la reconstruction qui s'impose à l'Italie, c'est le rajeunissement total dans les masses, chez les dirigeants. Depuis des siècles, la vraie plaie de l'Italie était l'absence de conscience nationale, de l'esprit de sacrifice et de devoir, et, au contraire, la diffusion de l'égoïsme le plus étroit, du matérialisme le plus cynique. » Le professeur ROCCO, Discours à Rome, le 10 mai 1920.

Le 18 août 1922, Mussolini déclarait : « Les glandes interstitielles de tous les chimpanzés de l'Équateur ne suffiraient pas à rendre la virilité à un vieillard en décrépitude. Les conditions de l'État libéral italien le rendent digne, à peine, de lalala funèbre du fascisme. »

Le 21 septembre, à Udine, il commentait la même idée : « Les hommes, qui sont habitués surtout à la mystification élémentaire, nous apparaissent d'une taille trop petite à côté des événements... Il faut entreprendre la dissolution d'une classe qui a toujours pratiqué, dans ces derniers temps, une politique d'abdication vis-à-vis de ce fantoche, enflé de vent, qu'était le socialisme italien... »

Le 4 octobre, il disait à Milan : « L'État libéral est un masque derrière lequel il n'y a aucun visage. C'est un échafaudage derrière lequel il n'y a aucun édifice. Il y a des forces, mais il n'y a plus d'âme. Tous ceux qui devraient être avec cet État attendent qu'il est en train d'atteindre l'extrême limite de la honte et du ridicule... S'il y a un prolétariat infect, il y a une bourgeoisie qui l'est bien plus. Il y a un prolétariat qui mérite d'être châtié pour qu'on lui donne, ensuite, la possibilité de se racheter : il y a une bourgeoisie qui a de la haine pour nous, qui tente de mettre la confusion dans nos rangs, qui jette toutes les feuilles qui nous calomnient, une bourgeoisie sur laquelle nous n'aurons plus le moindre frisson de peur » (1).

Le 27 novembre 1922, Mussolini déclarait au Sénat : « Qu'est-ce donc que ce libéralisme ? Si, pour être compté parmi les parfaits libéraux, il faut donner à quelques centaines d'inconscients, de fanatiques ou de canailles, la liberté de mener quarante millions d'Italiens, je refuse énergiquement de donner cette liberté-là. »

Dans le numéro de mars 1923 de son périodique, *Gerarchia*, il écrivait : « Le fascisme jette au panier les théories libérales. Lorsqu'un groupe ou un parti se trouve au pouvoir, il a l'obligation de s'y fortifier et de se défendre contre tous. La vérité, manifeste désormais, même aux yeux de ceux qui sont aveuglés par le dogmatisme, est celle-ci : les hommes ne peuvent être fatigués de liberté. Ils en ont fait une orgie. La liberté n'est plus, aujourd'hui, la vierge chaste et sévère sur laquelle les générations de la seconde moitié du siècle précédent ont combattu. Sur les jeunesse, troublées et éperies, on se présente au crépuscule matinal de la nouvelle histoire, il y a d'autres paroles qui exercent une fascination, beaucoup plus grande. Ces paroles sont : ordre, hiérarchie, discipline... Le fascisme, qui n'a pas craint de s'appeler réactionnaire, lorsque plusieurs des libéraux d'aujourd'hui étaient devant lui triomphants, ne craint pas aujourd'hui de se déclarer anti-libéral... Le fascisme, qu'on le sache une fois pour toutes, ne connaît pas d'idole et n'adore pas les fétiches : il est déjà lassé et, si cela est nécessaire, il repassera encore tranquillement, sur le corps plus ou moins décomposé de la déesse Liberté ».

Le 15 juillet 1923, Mussolini demandait à la Chambre des députés : « Qu'est-ce que la liberté ? Existe-t-elle ? Au fond, ce n'est qu'une catégorie philosophico-morale. Il y a des libertés ; la liberté n'a jamais existé. Jusqu'à présent, le peuple italien ne réclame pas la liberté. Messieurs, je ne suis pas le despote qui vit enfermé dans un château fortifié. Je circule parmi le

(1) Outre ce qu'on sait des idées, des buts et des méthodes préférentielles de Mussolini, il semble qu'une tendance naturelle au pessimisme et au désespoir mis en garde contre le libéralisme qui, somme toute, est un optimisme. Cf. B. MUSSOLINI, *loc. cit.*, pp. 44 et 59.

peuple sans préoccupations d'aucune sorte et je l'écoute. Eh bien ! le peuple italien, jusqu'à ce moment, ne m'a pas demandé la liberté. A Messine, la population qui entourait ma voiture disait : « Enlevez-nous les baraquements ». L'autre jour les communes de la Basilicate me demandaient de l'eau, car il y a des millions d'Italiens qui n'ont pas d'eau, je ne dis pas pour prendre des bains, mais simplement pour se désaltérer. En Sardaigne (vous voyez que je vous parle d'une région où le fascisme n'a pas les dizaines de milliers d'adhérents qu'il compte en Lombardie), des hommes vinrent à moi avec un visage émacié. Ils m'entourèrent et me montrèrent une zone marécageuse et putride en disant : « La malaria nous tue ». Ils ne me parlèrent pas de Liberté, de Statut et de Constitution ! Ce sont les émigrés de la révolution fasciste qui agitent ce fantôme dont le peuple italien, et aussi, désormais, l'opinion publique étrangère, ne se soucient guère. Tous les jours, je reçois des dizaines de commissions et des centaines de mémoires s'abattent sur mon bureau, véritables *cahiers de doléances* où l'on peut dire que sont illustrées les plaies de chacune des huit mille communes d'Italie. Eh bien ! pourquoi ne viennent-ils pas me dire : « Nous souffrons parce que vous nous opprimez » ?

» Mais il est une raison, un fait sur lesquels j'attire votre attention. Vous dites que les combattants se sont battus pour la liberté. Comment se fait-il alors qu'ils soient pour le gouvernement libéricide ?

Le 6 janvier 1924, dans un message au peuple anglais, il définissait le fascisme : « Une révolte spirituelle contre les vieilles idéologies qui corrompaient les principes sacrés de la Religion, de la Famille, — une restauration des principes essentiels à une grande nation — une volonté de fer pour rétablir dans le peuple les vertus de dévouement et de discipline desquelles un peuple tire sa puissance ».

Le 28 janvier 1924, inaugurant à Rome la campagne électorale, Mussolini se résumait ainsi : « Le fascisme représente la négation concrète de toute l'idéologie démocratique, socialiste ».

Le 24 mars, parlant à cinq mille maires d'Italie, réunis à Rome, en la salle Costanzi, il développait encore le même thème :

« La liberté n'est pas un droit ; elle est un devoir. Elle n'est pas un don ; elle est une conquête. Elle n'est pas une égalité, elle est un privilège. L'idée de liberté varie avec les époques. On peut, pendant les années de richesse, accorder une liberté qui ne peut être accordée pendant les années de misère. Il y a toujours une lutte, une grande lutte entre l'État et l'individu. L'État commande ; l'individu se dérobe. L'individu, à moins qu'il ne soit un saint, ou un héros, ne paie pas spontanément ses impôts ; il n'obéit pas spontanément aux lois ; il ne va pas spontanément au champ de bataille. »

* * *

Passionné d'absolutisme, épris de force, d'énergie, débordant d'hostilité et de dédain pour le libéralisme, pour ses doctrines, pour ses méthodes et pour les sentiments auxquels le libéralisme correspond, le fascisme doit être en butte à la critique maçonnique.

Cette antipathie du fascisme et des Loges s'est exprimée en diverses circonstances.

Mussolini et ses amis ont, dans ces querelles, maintes fois fait état de ces déclarations du fameux philosophe, Benedetto Croce, qui est hégélien :

« La Franc-Maçonnerie est maintenant au service de la démocratie radicale. Elle est encombrée de petits bourgeois ; elle est vidée de haute culture par ses primaires ; elle s'appuie sur le simplisme rationalistique juif ; elle est le plus grand conservatoire de la mentalité du XVII^e siècle ; elle est un des principaux obstacles pour que les peuples latins s'élèvent à une vraie compréhension philosophique et historique de la réalité, et à une vie politique adéquate au temps présent. La guerre a frappé de mort le socialisme, en démontrant que les luttes internationales priment les luttes sociales et que les auteurs de l'histoire du monde sont les peuples et non les classes. Crier que cette pieuse hécatombe, à laquelle la vieille Europe s'est offerte, parce qu'elle a confiance en son avenir et parce qu'elle songe aux fils de ses fils, l'appeler — comme le font les humanitaires et les francs-maçons — un reste de barbarie, une survivance des instincts sanguinaires, c'est suffisant pour

prouver l'inguérissable infériorité, la débilité, l'obtusion (*ottusità*) de la mentalité maçonnique. »

* * *

Évidemment, cela ne prouve pas, comme on l'a parfois soutenu, que les Loges n'ont plus d'action au sein du fascisme.

Malgré les ordres de Mussolini, des personnalités fascistes ont continué de faire partie de la Franc-Maçonnerie. Il paraît même certain que M. C. Rossi, qui est le principal inculpé de l'assassinat de M. Matteotti, reçut le trente-troisième grade du Rite Écossais en automne 1923.

Mais nous n'avons voulu, par ce qui précède, que montrer des directives et des tendances.

NORBERT WALLEZ,

Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mon

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Les hardiesses du Congrès eucharistique

Audaces fortuna juvat inauspicio regum.

La Fortune aide aux audacieux, elle lâche les poltrons. C'est la vérité qu'illustre une fois de plus la providentielle réussite du Congrès d'Amsterdam qui fut un beau coup d'audace. Ne vous étonnez pas, lecteurs, si, sous le bénéfice du recul d'un mois qui nous sépare de l'événement, j'y ramène votre attention pour en mieux mesurer l'importance, en mieux discerner la signification, en mieux dégager la valeur.

Pour y réussir, il fallait la candeur enthousiaste, la simplicité de la colombe, celle qui ne doute de rien et ne paraît pas soupçonner l'immensité des obstacles ; il y fallait aussi la prudence presque astucieuse du serpent, celle qui sait contourner les obstacles ou même les changer en moyens. C'est, on le sait, la devise de l'évêque de Namur ; ce fut celle du président du Comité permanent des Congrès eucharistiques et du Comité lui-même.

A première vue, quelle téméraire audace pour la tenue d'un tel Congrès, pour la célébration d'un triomphe de l'Eucharistie, que le choix de la Hollande, terre classique du calvinisme sectaire, et, en Hollande, de la ville d'Amsterdam, aux quatre cinquièmes protestante, siège de la deuxième Internationale, une des plus puissantes citadelles du socialisme et du communisme, une des plus compactes juiveries du monde !

Sans doute, donner au protestantisme divisé, fragmenté, émietté en une multitude de sectes la majestueuse vision de l'unité catholique, c'était une salutaire inspiration ; opposer à l'Internationale de la haine le spectacle grandiose de l'Internationale de l'amour, c'était d'une précieuse opportunité. Mais comment seraient accueillies ces leçons ? N'allait-on pas s'exposer de gaieté de cœur, en froissant, en blessant même l'opinion publique, à provoquer de violents mécontentements, à déchaîner même la fureur du sectarisme ou la colère des masses enrégimentées derrière le drapeau rouge ou le drapeau noir ? Un homme d'État catholique et homme d'Église tout ensemble ne dissimulait pas ses alarmes et l'on peut dire qu'il n'a pas dépendu de lui que le Congrès fût ailleurs ses assises. Des bruits pessimistes s'étaient répandus qui faisaient redouter de la part des prédicants une levée de boucliers contre la Présence réelle, de la part de la populace ameutée des contre-manifestations, un coup de force même attentatoire à la procession de clôture.

Et ceux-là mêmes qui ne brandissaient pas ces épouvantails, mais s'inspiraient de considérations politiques, se demandaient non sans inquiétude, de quel œil les orthodoxes ou conservateurs alliés sur ce terrain aux catholiques regarderaient cette exhibition insolite, ostentatoire et provocatrice du culte romain dans un pays où la

Constitution interdit sur la voie publique toute manifestation cultuelle. Et comment la Cour calviniste, piétiste, formaliste, rigide, attachée à la tradition religieuse de la Maison d'Orange, qui se confond pour elle avec la tradition dynastique, comment la Cour, comment la reine Wilhelmine ne serait-elle pas offensée de ces démonstrations tapageuses et théâtrales à ses yeux et faisant presque l'impudence ? Et ces somnambules romaines de toutes les couleurs, cette pompe cardinalice surtout, même portée par un hollandais, n'allait-elle pas faire partir tout seuls les sifflets d'un peuple anti-papiste ?

Si l'on voulait à tout prix étaler en Néerlande les pompes du catholicisme romain, si en tûpét du change lourdement dénicataire par tant d'étrangers, on avait jeté son dévolu sur le pays des florissantes maintes autres villes par leur population plus uniformément catholique, justifieraient le choix des organisateurs : Bréda, Tilbur, Maestricht, ou même la ville métropolitaine d'Utrecht !

Et, dédaignant les dires des sages et des politiques, les frayeurs des pusillanimes et des trembleurs, avec une tranquille audace et un humble déférence aux suggestions de Pie XI, ayant d'ailleurs consulté l'épiscopat néerlandais, reconnu le terrain et pris la température religieuse du pays, estimant que les temps étaient révolus pour la Hollande et qu'elle pouvait, à cet étiage des confessions dissidentes et à ce degré de tolérance, supporter l'expérience d'un Congrès eucharistique international, après l'épreuve préalable parfaitement réussie d'un Congrès régional, on est venu, sans bravade ni jactance, mais avec une noble fierté et un saint enthousiasme, déployer l'étendard eucharistique sur le plus vaste théâtre de la Hollande, à Amsterdam, la grande métropole, entrepôt mondial, capitale du commerce, ville de 700.000 habitants ; on a dressé la frêle et blanche Hostie au sommet de ce Stade qui de loin prend l'aspect d'une forteresse, on a convié les Nations à l'adorer et toute la liturgie du Congrès s'est déroulée dans une atmosphère de paix auguste et divine.

Toutes les appréhensions des peureux se dissipèrent comme par enchantement, toutes les craintes s'évanouirent et un immense succès couronna l'entreprise qui avait paru chimérique, tant elle semblait hérissée de difficultés.

La reine, en qui s'incarne le calvinisme, avait eu le bon goût de s'absenter et n'eut pas à essuyer l'affront d'une gigantesque manifestation catholique. Au télégramme de loyalisme qui lui fut adressé elle répondit par une gracieuse formule où revenait le mot : Eucharistie. La pourpre romaine ne fit pas scandale, elle fut à l'honneur, le légat pontifical fut reçu à peu près comme l'eût été le Pape en personne, sa réception donna lieu à un tel délire d'enthousiasme, à une telle tempête de vivats et d'acclamations de la part de la foule, que de la part des pêcheurs volendamois, pieusement agenouillés en silence à bord de leurs cent vingt bateaux, à une si profonde attestation de foi, qu'au dire de témoins oculaires, l'ovation décernée à l'envoyé du Saint Père, fit pâlir celle dont on honora l'an dernier la reine elle-même, l'idole de son peuple.

L'épithète de *Romains*, lancée si longtemps, comme une insulte, à la face des catholiques, par leurs compatriotes protestants, avec quelle allégresse triomphante les premiers la relevèrent dans leur chant : *De Roomsche bljdschap* !

Le fourmillement des ensouanés de toute couleur, noire, blanche, brune, violette, ponceau, la bizarre variété de leurs coiffures si différentes du chapeau *Cronstadt* au port duquel les prêtres hollandais ont habitué les yeux de leurs concitoyens comme à l'aspect de leur longue redingote, ont bien pu piquer la curiosité et deci delà exciter un accès de franche hilarité, mais pas une injure, pas même une dérision.

Le fait est que le Congrès, se tenant en marge de la cité, s'abritant sous la propriété privée du Stade converti en cathédrale de plein air, se renfermait dans la stricte légalité et ne pouvait donner d'ombrage juridique à personne. Et, d'autre part, même désitué de tout concours officiel, du gouvernement ou de l'armée, il acquit une telle importance par le nombre de ses participants, s'entoura d'une telle splendeur, força si bien l'attention publique, revêtit surtout si opportunément le caractère international, qu'il s'imposa d'emblée à la considération de tous et par sa puissance même, découragea l'opposition presque désaimée et comme écrasée sous la majesté d'une telle manifestation.

Les Amstellodamois se piquent d'ailleurs de courtoisie et de large tolérance, on leur offrit l'occasion d'en témoigner et ils n'y manquèrent pas. En dépit de leur patriotisme, qui n'est pas au reste chauvinisme étroit, ils se targuent volontiers de leur esprit cosmopolite, de leur âme internationale, on leur proposa d'en fournir la preuve et ils ne se recusèrent pas. Et l'on vit cette chose étrange au pays des martyrs de Gorcum, dans une ville qui ne compte pas loin de 600.000 protestants : le Congrès de l'Hostie fut le grand événement de ces journées mémorables, et donna à la cité mercantile et bruyante une physionomie particulière. Les catholiques pavoisèrent à profusion, les congressistes arborèrent leur insigne, les couleurs pontificales allumaient partout leur flamme blanc et or, les camelots criaient par les rues le portrait du cardinal Van Rossum, théâtres et cinémas eux-mêmes, par le choix de leur répertoire, prirent le ton du jour, le Congrès déborda son enceinte, créa une animation spéciale si bien qu'au jour de clôture, 2.000 automobiles sillonnèrent les principales artères de la ville.

L'internationalisme éclatait à tous les yeux par la diversité des types et le bariolage des costumes. Les sections nationalisées, belge franco-flamande, espagnole, italienne, anglaise, irlandaise, polonaise, austro-allemande, américaine, orientale formaient un arc-en-ciel pittoresque. Au congrès on a parlé toutes les langues, le latin et presque tous les idiomes d'Occident, mais ce n'était pas la Tour de Babel, parce que tous parlaient la langue du même amour, la langue de l'unité catholique. Le Congrès réalisa par la fraternité universelle la vraie société des Nations, gravitant autour de l'Hostie pacificatrice, et a réconcilié des peuples les plus opposés s'y affirma par un geste symbolique d'une impressionnante beauté. J'en emprunte la description à un observateur sagace qui a su voir et redire admirablement ce qu'il a vu, le R. P. Boubée, dans un article des *Etudes* auquel je me suis souvent référé :

« Le dimanche matin, dans le Stade, avant la communion de la grand messe pontificale, le cardinal van Rossum, Hollandais, donna le baiser de paix au cardinal Bourne, Anglais. Suivant l'ordre des préséances canoniques, que Dieu seul avait prévu de toute éternité, et signe de la paix se transmit ensuite, d'un cardinal à l'autre. Il passa de l'Anglais à l'Autrichien, de l'Autrichien au Français, du Français aux Allemands ; de ceux-ci enfin à l'Espagnol et à l'Italien. Un tel geste, si universellement humain, si hautement symbolique, accompli devant trente mille hommes de pays divers, en ces circonstances solennelles, n'en dit-il pas plus long que des discours ? Ne montre-t-il pas aux foules que l'humanité trouverait dans l'Église catholique, si elle prêtait l'oreille à ses divins enseignements, la vraie et fraternelle société des Nations ? »

Et l'opposition, me direz-vous ? Comment put-elle supporter sans colère le triomphe « de la superstition romaine » ? En réalité, pendant la durée de ces imposantes assises, elle se terra un peu s'en faut, après, elle esquissa une protestation impuissante qui resta sans écho dans la masse profonde du peuple néerlandais. On a dit que le premier soir quelques coups de sifflet ont essayé de percer le tonnerre des acclamations, mais quel insuccès ! *Telum imbello sine ictu*. Les calvinistes distribuèrent une brochure sur l'Eucharistie, c'est-à-dire contre l'Eucharistie ; un prédicant luthérien en lança une autre farcie d'éruition pédantesque : combien les ont lues ? Le Conseil de l'Église réformée d'Amsterdam avait projeté pour le 20 juillet, l'avant-veille

du Congrès, une journée de pénitence, pour l'exorciser sans doute, il fut désavoué par la Commission syndicale. Au lendemain du Congrès, des cérémonies de protestation et « de réparation » ont été instituées dans quelques temples, la principale à la Vieille-Église : on n'est pas parvenu à galvaniser l'opinion, elle est restée indifférente.

Les menaces des socios n'ont pas eu d'effet. Au reste, pour tenir en respect ceux qui auraient été tentés de troubler la procession de clôture, à défaut de déploiement policier, les paysans du Brabant et du Limbourg étaient là, et cela suffisait. Mais, enfin, comme il fallait bien tout de même simuler quelque chose qui ressemblât à une protestation, une main mystérieuse, à la faveur de la nuit, traça courageusement sur la margelle des quais on l'asphalte des trottoirs des inscriptions qui attrapaient la sottise plutôt que l'esprit.

Encore une fois, le Congrès d'inspiration si hardie, fut organisé avec une telle perfection, mené avec une prudence si consommée, et s'accomplit avec une si souveraine dignité que toutes les manœuvres d'opposition furent déjouées et aboutirent à un lamentable échec.

Toutes les hardiesses réussirent, et même celle de tenir des assemblées vespérales, presque nocturnes, de huit à onze heures du soir, en plein air sous le ciel pluvieux de la Hollande, et celle de faire entendre la voix humaine par les hauts parleurs à cinquante mille personnes dans une enceinte de 165 mètres de longueur sur 95 de largeur, et celle de faire descendre du ciel en vol aérien le Président du Congrès et de le ramener par la même voie rayonnant de bonheur et de santé. Et toujours la fortune sourit au audacieux, fait la nique à ceux qui tremblent.

J. SCHYRGENS.



ESPAGNE

Les unions patriotiques

Le Directoire vient de consacrer par un acte officiel une politique qu'il marquait clairement depuis longtemps. Il divulgue ses instructions pour l'organisation du grand parti auquel il espère remettre un jour les rênes du gouvernement.

On se rendra compte de l'esprit qui préside à cette curieuse initiative par les extraits suivants de la « Note » que reproduit la presse espagnole.

* * *

Le Directoire se défend avant tout de créer un parti semblable aux précédents.

« Le Directoire militaire, qui a renversé les organisations politiques maîtresses de la vie publique, n'allait pas créer un organisme analogue pour remplacer au gouvernement de l'Etat, avec les mêmes défauts, et en soulevant les mêmes protestations de l'opinion saine dans le pays, les oligarchies déçues. Non, le Directoire militaire ne peut et ne doit pas encourager un parti politique quel qu'il soit. Il ne le doit ni le peut, puisque, pour gouverner, ainsi que onze mois d'expérience le lui ont prouvé, il n'a pas besoin de ce genre d'organismes.

« L'Union Patriotique, à laquelle le Directoire se propose de donner vie et encouragement jusqu'à la convertir en un organe puissant des aspirations de la nation et un instrument de gouvernement pour demain, doit différer substantiellement et organiquement des anciens partis politiques. Pour réaliser ces desseins si patriotiques et si élevés, la Direction doit employer sa bonne volonté et sa persévérance. Et dans cette voie, il lui incombe de procurer à tous les citoyens, par tous les moyens en son pouvoir, la sécurité évidente et la pleine persuasion que le vieux caciquisme, cette honte de l'Espagne et cette indignité pour les gens honorables, ne relèvera jamais la tête.

« Mais les desseins du Directoire, ni sa ferme résolution de les mettre en pratique ne suffisent pas pour que se réalise la transition ou le changement auquel nous aspirons. Il faut en plus le concours loyal, désintéressé, persévérant et enthousiaste de tous les citoyens qui, conscients de leurs obligations, informés ou victimes des procédés caciques déçus, se décideront par patriotisme, par honnêteté et par le simple instinct de la conservation à coopérer de leurs efforts à l'organisation de l'Union patriotique.

« Ainsi est expliqué ce que le Directoire entend que soit l'Union patriotique : une association l'homme de bonne foi, apolitiques ou politiques, qui ne sont pas contaminés par les vices du passé et qui jouissent d'une honorabilité notoire. »

* * *

Le Directoire désigne nettement l'Union patriotique comme son héritière présomptive :

« Le nouveau groupement, dit-il, est celui qui sera appelé à recueillir le Pouvoir des mains du Directoire. Celui-ci, transitoirement et sans autre but que de rétablir la justice et la paix dans les esprits, gouvernera pendant le temps nécessaire pour que l'Union patriotique soit apte à lui succéder et à former un Gouvernement constitutionnel capable de subvenir aux pressantes nécessités nationales. Ces conditions n'ont d'autre définition politique que le respect de la loi et de l'ordre. »

Le recrutement de l'Union sera très large :

« Doivent y entrer, tous ceux qui acceptent la Constitution de 1876. C'est-à-dire tous ceux qui acceptent et respectent les préceptes contenus dans le Code fondamental de la Nation. »

« La Monarchie étant la forme de Gouvernement consubstantielle à la Patrie, la glorieuse synthèse de toutes nos traditions et affections, c'est à ceux-là seuls qui ne reconnaissent pas les institutions qui nous régissent qu'est interdit l'accès de l'U. P. A moins que, mettant au-dessus de tout autre sentiment et de tout intérêt secondaire l'amour suprême de la Patrie et le désir de la voir régénérée, les dissidents ne se décident à prêter leur coopération dévouée et loyale au salut de l'Espagne. »

Le manifeste s'étend sur le devoir qui s'impose aux citoyens de prêter main forte au Directoire dans l'extirpation des vices qui ont déshonoré la vie politique du pays. Le grand ennemi, c'est le caciquisme, vaincu mais non point abattu. On jugera par cette phrase de l'acharnement que met Primo de Rivera à le pourchasser :

« Le Directoire aura réussi à poursuivre et à mettre en fuite ceux qui appauvrirent et avilirent l'Espagne. Mais sans le concours des citoyens, sans le courage civique et collectif du peuple, la tête de l'hydre caciquile ne sera pas écrasée de la façon radicale que réclame la nation et que l'hygiène publique exige. »

* * *

La position du Directoire, on le sait, n'est pas celle d'un Gouvernement définitif. Il a toujours voulu, d'abord, déposséder les caciques ; ensuite, investir la nation elle-même de l'exercice du pouvoir. La déclaration du 21 août confirme pleinement ce programme, dans sa seconde partie aussi.

« Le Directoire... aspire à remettre le Pouvoir à la nation même, qui seule a le droit de l'exercer ; il ne peut admettre, même en hypothèse, l'idée que le peuple, par scepticisme ou par apathie, perde cette occasion de reconquérir sa souveraineté, d'exercer ses droits et d'accomplir ses devoirs, toujours au cri de « Vive l'Espagne et Vive le Roi ! »

Cet esprit se traduit dans la constitution de l'U.P. qui « doit être démocratique » et groupera tous les hommes de bonne volonté, opposés aux procédés révolus.

Pour assurer cette mise en train, le Directoire joint à cette proclamation d'allure oratoire une série de directives très précises. D'intéressante manière s'y révèle la volonté officielle, d'une part, de réunir tous les gens de bien « hommes d'honneur et de prestige, sans distinction d'idées ni de classes sociales » et, d'autre part, de tenir sous une surveillance étroite le parti-enfant.

Ce sont les autorités gouvernementales qui présideront à la formation des Commissions organisatrices, ce sont les gouverneurs qui fixeront le nombre des membres des Comités locaux et autres ainsi que de leurs délégations. « Les autorités gouvernementales exerceront à tout moment vigilance et tutelle sur les comités. »

Les Unions patriotiques réussiront-elles ? Quel est l'esprit qui les informera ? Le Directoire, leur père, prend des précautions extrêmes pour les préserver de la mesquinerie, pour éviter que les influences détronées ne s'y infiltrent sous de nouveaux noms et finissent par les accaparer. « Les autorités veilleront à ce que, dans les Commissions organisatrices, toutes les idées, toutes les classes de la société soient représentées, sans permettre qu'aucun groupe politique ou social n'y acquière la prépondérance, qu'aucun membre n'appartienne aux groupements déchus ou n'obéisse aux inspirations de qui que ce soit. »

* * *

Cet ensemble de mesures est d'un magnifique optimisme. Qu'en résultera-t-il ? Les élites même du peuple entreront-elles dans l'U.P. ? C'est assez douteux dans un pays où les meilleurs ont une répugnance à faire de la politique. Les classes et les opinions feront-elles bon ménage dans ces sanctuaires du patriotisme ? Chacun y déposera-t-il sur le seuil, avant d'entrer, ses faveurs et ses haines ? Il serait bon, pour en être sûr, de renouveler d'abord la nature humaine. Tant d'oppositions enfermées ensemble ne vont-elles pas neutraliser au

contraire les meilleures volontés et réduire les trop larges U. P. à l'impuissance ? De malins esprits diront peut-être que tel est le secret dessiné du Directoire : en formant un parti qui ne serait de personne ni d'aucune idée, parti inerte de braves gens, il se procurerait, pour lui-même ou pour son successeur désigné *in petto*, un instrument parfaitement docile, retenu par l'appât des récompenses d'en haut et prêt à les mériter par une active et « sincère » propagande. Mais cette hypothèse qu'on ne manquera pas d'émettre est absurde. L'esprit même du Directoire, les principes fondamentaux de ceux qui le soutiennent s'insurgeraient contre ce despotisme sans terme. Le Directoire entend réellement confier l'Espagne à elle-même ; pour y atteindre, il voudrait faire lever ce groupement général, assez semblable à la « liste nationale » de Mussolini, qu'est l'U. P., et il y emploie les moyens administratifs, qui sont en effet un excellent stimulant de la paresse civique.

Que répondra l'Espagne ? On la disait individualiste et indifférente à l'Etat. Une belle offre lui est faite de prouver le contraire. Tous ses efforts de relèvement seront suivis chez nous avec une particulière sympathie.

G. HOVOIS.



MEXIQUE

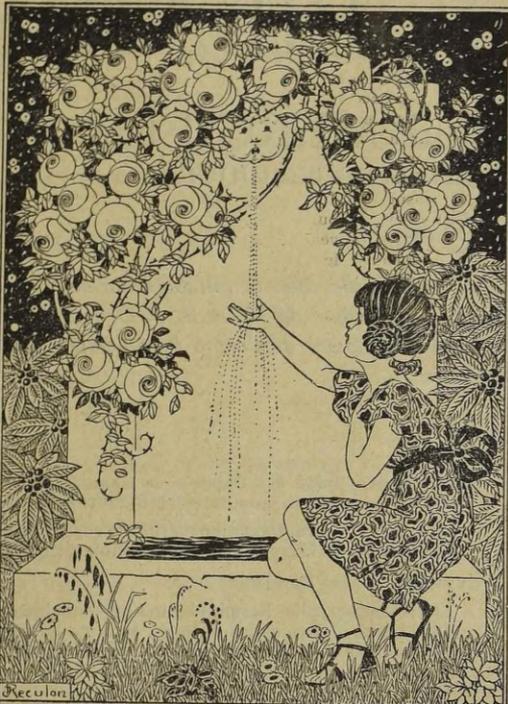
D'après un article du Dr J. E. Dillon : Le Mexique et la Grande-Bretagne, dans THE FORTNIGHTLY REVIEW d'août 1924.

On connaît bien peu le Mexique en Angleterre et on ne s'y intéresse guère. Pourtant le montant de l'argent anglais qui y est investi de diverses façons atteint la somme de 712.645.000 dollars, dépassant de 60.847.000 dollars les capitaux américains.

Il y a quelques années l'Angleterre a — comme l'Amérique — rompu les relations officielles avec le Mexique, mais pour avoir des rapports officiels avec le gouvernement du Président Obregon, elle fit choix d'un intermédiaire éminemment « indésirable » au point de vue mexicain et elle a persisté dans ce choix au grand détriment de ses propres intérêts.

On n'a pas idée des progrès réalisés par le Mexique au cours des dernières années sous la main ferme du général Obregon. L'ordre a été restauré, les écoles multipliées ainsi que les voies ferrées et les chaussées ; le brigandage a été combattu à outrance et une véritable croisade menée contre l'analphabétisme. L'insurrection récente, héritage d'une dizaine d'années de luttes civiles acharnées, a pu être maîtrisée quoique non sans peine, il est vrai. Une réforme agraire qui a transféré aux masses paysannes d'immenses domaines a aussi vu le jour. Le commerce et l'industrie ont repris leur essor. Tout n'est pas parfait, et il y a des ombres au tableau : la concussion fait des ravages ; les grèves sont fréquentes ; l'état des finances laisse beaucoup à désirer de par l'activité du ministre de la Huerta. Mais comme toute, il y a progrès sensible sur toute la ligne. Aussi, l'un après l'autre, divers Etats renouent-ils les rapports officiels avec le Mexique « régénéré ». Les Etats-Unis s'y sont décidés à leur tour, à la suite des conclusions auxquelles étaient arrivés deux délégués américains officiels, Warren et Payne.

La Grande-Bretagne seule se tient sur la réserve. La cause en est dans « l'intermédiaire » dont il a été question plus haut. Le gouvernement mexicain a, dès le début, été hostile à la nomination de Cummins, gardien des archives de la Légation Britannique, comme agent officieux anglais. — Il a pour cela d'excellentes raisons, dont l'intervention de Cummins dans les affaires intérieures mexicaines. L'hostilité à l'égard du Mexique, dont Cummins faisait preuve dans ses rapports, a été une autre raison pour pousser le gouvernement Obregon à demander, il y a deux ans, en termes d'une irréprochable politesse, le rappel de Cummins. Il n'y a pas été fait droit à Londres. Aussi les autorités mexicaines ont-elles rompu toutes relations avec cet agent. Qu'on s'imagine dès lors la situation faite aux ressortissants britanniques au Mexique. En fin de compte, ceux-ci se sont émus. Une protestation a été envoyée au Foreign Office, par la Chambre Britannique de Commerce au Mexique, appuyée par toutes les firmes britanniques du pays. On y a fait la sourde oreille et les choses sont allées comme devant. Cummins est toujours à Mexico ; l'administration mexicaine ne veut pas le connaître et, il y a quelques mois, Lord Curzon pouvait déclarer en pleine Chambre des Lords, que le Mexique « ne ressemble en rien à un pays civilisé », froissant par là considérablement les Mexicains qui, naguère, affichaient les sympathies pro-britanniques les plus vives.



EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraichit comme une source
 aus parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

MAISON
L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

Maison du Lynx

rue de la
 Bourse, 34 **BRUXELLES**



Lunetterie - Optique - Jumelles
 Baromètres - Faces à main
 Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
 de Messieurs les Médecins-Oculistes

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON

(SALON D'ART DU 1^{er} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.
 GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE - ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT - SERVICES DE TABLE
 - SERVICES A THÉ -
 - SURTOUT CANDÉLABRES -
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 - COUPES DE SPORTS -



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — **Biographie du Cardinal**
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — **Son Eminence dans l'intimité**
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — **Le Cardinal et la grande guerre**
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — **La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;**
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — **Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).**
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — **Hommage à Son Eminence**
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — **Le jubilé — Compte rendu.**
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Licdts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



TÉLÉPHONE :
BRUX. 8586

N. B. — Le nouveau numéro
du Téléphone est : 122,51

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

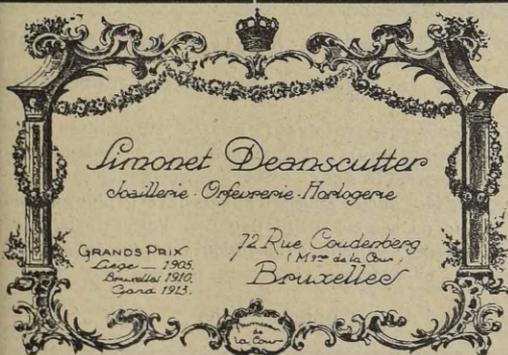
Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT**DU C** ANVERSLA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur -:

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

ÉTABLISSEMENT

DES

SŒURS DE NOTRE - DAME

Rue de l'Empereur, 13-15, ANVERS

École moyenne. — École normale primaire prépa-
ratoire au diplôme officiel d'institutrice. — Régime
flamand. — École normale moyenne préparatoire
au diplôme officiel de régente. — Régime flamand
et wallon.Section des langues germaniques; Section littéraire;
Section scientifique; Cours d'enseignement supérieur.**PROSPECTUS SUR DEMANDE****Institut des Sœurs de la Providence**
de **GOSSELIES**École normale agréée de l'État. — École normale gardienne
École professionnelle-ménagère agréée
Pensionnat : Études primaires et moyennes selon les
programmes officielsL'établissement, à proximité de la campagne, offre toutes les
garanties de salubrité désirables.Un parc de 6 hectares permet aux élèves le travail et l'étude en
plein air, pendant la bonne saison et procure des divertissements
variés.

L'examen d'admission à l'école normale aura lieu le 23 septembre

DEMANDEZ PROSPECTUS**Institut Saint-Boniface**

82, rue du Viaduc, à Ixelles

Externat**Internat****Demi-Pension****Maison de Melle, lez Gand**
sous la direction des Pères JoséphitesCours préparatoires (3 ans). — Humanités gréco-
latines (6 ans). — Écoles spéciales de commerce et
d'industrie (6 ans). — Cours scientifiques (2 ans).Le plus ancien Collège d'humanités et la plus ancienne
École de commerce du pays. — Vastes installations
modernes; collections scientifiques de premier ordre.

La « Maison » n'accepte que des internes

Fr. 2000 — 2400 — 2700